

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 201

OTTAWA, SAMEDI 26 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LETTE DE ROME

C'est une idée fixe: tous les quinze jours, quelque fouille à court de nouvelles, — ce qui arrive assez souvent en cette saison, — éprouve le besoin d'annoncer urbi et orbi que le Pape se meurt. Les agences télégraphiques se racontent sentimentalement; tous les journaux italiens et étrangers reproduisent complaisamment la dépêche en question; l'émotion est grande, dans le monde entier, et le tour est joué.

Vendredi dernier, c'était un journal du matin qui, gravement, annonçait que Léon XIII venait d'être pris d'un mal subit. Et comment mettre la nouvelle en suspicion? Rien n'y manquait, en fait de détails circonstanciés, même les deux docteurs du Vatican, MM. Ceccarelli et Lapponi, appelés en toute hâte, se montrant inquiets et prescrivant à l'illustre malade un repos absolu.

Bien qu'on soit, ici, payé pour n'accepter qu'une seule nouvelle incroyablement toutes ces nouvelles alarmantes, on vit bientôt accourir au Vatican un grand nombre de personnes s'informant avec anxiété de la santé de Léon XIII. Fort heureusement, elles apprirent que le Pape, représenté comme très malade, se promenait le plus tranquillement du monde dans les jardins du palais. Par contre, le journal qui avait lancé la fausse nouvelle eût été médiocrement flatté, s'il avait tenu de ce que l'on traitait tous ces gens qui s'étaient inutilement dérangés et qui venaient de passer par de désagréables émotions.

En vérité, on ne s'explique pas pourquoi l'on s'obstine à répandre ainsi, périodiquement, toutes ces nouvelles pessimistes au sujet de la santé de Léon XIII, alors que le Pape se porte à merveille. Je sais pertinemment que le Pape éprouve une très vive contrariété chaque fois qu'il apprend qu'on vient d'inquiéter inutilement tant de milliers de fidèles. Un des familiers du Vatican me disait, hier, à ce propos: — Si les auteurs de ces racontars ont pour but de faire de la peine au Pape, ils n'y réussissent que trop! Rien ne chagrins autant Léon XIII et n'affecte aussi profondément, à cause de sa nature extrêmement nerveuse.

Est-il besoin de le redire une fois de plus? Le Pape est d'autant plus résistant qu'il est plus nerveux, étant donné que sa constitution est absolument saine et qu'il n'a aucune maladie organique. La papauté, avec ses incessantes occupations a été pour lui une source de vie, parce qu'il n'a eu aucune occasion d'activité. A Pérouse, il se portait moins bien qu'à Rome, n'étant pas suffisamment occupé. Maintenant on se délasse, à son âge, Léon XIII se détend un travail... par un autre; quand il doit prendre enfin un peu de repos, il compose quelqueune de ces poésies que tous les fins lettrés admirent.

La longévité est héréditaire dans la famille Pecci, et le docteur Ceccarelli m'a répété vingt fois que Léon XIII vivrait certainement très vieux, — à moins de quelque imprudence grave ou de quelque accident imprévu. Il ne faut pas se fier à sa maigreur, à sa figure fouillée, à son air ascétique. Je n'oublierai jamais que, le jour du couronnement de Léon XIII un vieux prélat, causant avec ses collègues dans un coin de la chapelle Sixtine, dit mélancoliquement, après avoir beaucoup regardé le successeur de Pie IX: — Voilà un pontificat qui sera de courte durée!

Le prélat en question et deux de ceux qui l'écoutaient sont morts, tandis que le Pape est très bien portant et s'occupe avec une vigueur toute juvénile des affaires de l'Eglise. On ne saurait trop le redire: la santé de Léon XIII est excellente, et son pontificat n'est pas près de finir.

Et puisque je parle du pontificat de Léon XIII, voici une particularité qui n'est pas connue, et qui mérite de l'être. Des qu'il entra dans la carrière ecclésiastique, le futur successeur

de Pie IX eut le pressentiment de ce qu'il serait un jour. Il sentit en lui l'étoffe d'un grand homme appelé aux plus hautes destinées. On peut dire que, trente ans avant de monter sur la chaire de saint Pierre, il préparait déjà le programme de son pontificat.

Suivant avec le plus vif intérêt les travaux, les luttes et les écrits des catholiques libéraux français de cette époque, l'archevêque de Pérouse subit tout naturellement leur influence, d'autant plus qu'il se lia d'amitié avec M. de Montalembert, M. de Falloux, Mgr Dupanloup. En fait d'économistes, Bastiat était son idole. Il avait aussi pour grand ami le comte Conestabile della Staffa, de Pérouse, à qui il conseilla l'envoyer son fils faire son éducation en France, sous la direction de Mgr Dupanloup. Ce fils, qui mourut si jeune, a publié dans le Figaro de très remarquables articles, sous le pseudonyme de l'INNOMINATO.

Et n'oublions pas la fondation de l'AURORA, qui créa le ci devant archevêque de Pérouse, et qui députait tant aux intransigeants catholiques. On connaissait les idées larges du cardinal Pecci, dans les sphères officielles; aussi, dès qu'on apprit son élection, on s'écria: "Voilà un Pape comme il nous en faut!"

Pie IX également, à son arrivée au pouvoir, avait les idées les plus libérales; il donna la Constitution et fit d'utiles réformes; mais il fut bientôt débordé et obligé de revenir en arrière; de même le cardinal Pecci essaya de suivre une voie de liberté. L'AURORA, à la tête de laquelle il mit Mgr Schiavino, devait précisément servir à faire connaître son programme. Mais les intransigeants s'en émurent, combattirent les tendances du nouveau journal, et il fallut battre en retraite. L'AURORA ne tarda pas à disparaître; ce fut un article de Conestabile qui donna le coup de grâce, — article de nature à ne point déplaire à Léon XIII, mais qui fit pousser de très cris à ses adversaires qu'on dut donner un coup de barre à droite.

Et puis, le point de vue change quand on arrive au pouvoir; on a dit avec raison que tous les princes héritiers étaient libéraux... jusqu'au moment où ils montaient sur le trône. Sur ce, je ferme la parenthèse, et je reviens à l'heure actuelle. On est tout aux préparatifs qui se font, au Vatican, en vue de la réception du pèlerinage catholique ouvrier français et du pèlerinage international de la jeunesse catholique.

Le directeur du premier de ces pèlerinages, M. Léon Parmel, est ici depuis quelques jours. A peine arrivé, il a visité les vastes locaux mis à la disposition du pèlerinage ouvrier français par l'Administration des palais apostoliques. Le séminaire du Vatican, le lazaret de Sainte-Marthe, le portique de Charlemagne, les anciennes salles d'armes du Bivliedre, tout a été requisitionné pour y installer les réfectoires et les dortoirs.

M. Hamel a pu se convaincre qu'on n'a rien négligé pour le recevoir ses pèlerins, et il s'est mis à l'œuvre, d'accord avec le Comité romain, pour l'organisation de tous les services.

Dans le discours qu'il adressera au pèlerinage ouvrier français, Léon XIII parlera surtout de la question sociale, une de celles qui peuvent le plus intéresser cet auditoire spécial.

Ce premier pèlerinage aura une très grande importance, puisqu'on estime que 25,000 personnes environ y prendront part, du 14 au 27 de ce mois.

Quant au pèlerinage de la jeunesse catholique, on pense qu'il se composera de plus de 11,000 personnes. Il sera reçu du 27 septembre au 2 octobre. C'est donc à peu près 36,000 pèlerins que Léon XIII devra recevoir dans l'espace de trois semaines!

C'est pour cela qu'il faut rogner sur tout, et qu'il n'y a pas de petites économies pour le Pape, ainsi qu'en témoignera l'anecdote suivante, qui, d'ailleurs, ne manque pas de piquant.

A l'époque du Jubilé sacerdotal de Léon XIII, les séminaires de Rome décidèrent d'offrir au Pape une statue de saint Thomas, son philosophe de prédilection et dont il a remis en honneur les ouvrages. Un comité se constitua, à la tête duquel fut placé le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté. On fit choix d'un sculpteur, qui dut exécuter préalablement plusieurs maquettes, dont l'une eut la bonne fortune de plaire tout particulièrement au Pape.

Cela fait, on installa un atelier au Vatican, dans le palais même du Vatican, en improvisant les cloisons dans le manège. Tout allait pour le mieux, quand, un beau jour, à son grand étonnement, l'artiste se vit présenter une note de deux mille francs pour fournitures de planches et frais d'installation. Comme bien on pense, il y eut du tirage; mais le Comité promoteur payait mille francs, et il fut convenu qu'on retiendrait les autres mille francs sur le prix de la statue.

Cette délicate question une fois réglée, l'artiste se remit vaillamment à l'œuvre, et Léon XIII honora son atelier d'une visite qui fit quelque bruit dans le monde, puisque c'est ce jour là que, se trouvant près du jardin, le Pape fit la fameuse traversée de quelques pas qu'on qualifie pompeusement de «sortie du Vatican» et qui donna lieu à d'ardentes et interminables polémiques.

Quoi qu'il en soit, Léon XIII se montra on ne peut plus satisfait de la statue, et il fut décidé qu'on la placerait dans la nouvelle salle de la Bibliothèque, sur un socle de marbre.

Quand tout fut terminé et mis en bel ordre, il y a une quinzaine de jours, le cardinal Parocchi se rendit chez le Pape pour le prier de vouloir bien désigner le jour, impatientement attendu, où il serait permis à la députation de lui offrir solennellement la statue de saint Thomas. Par la même occasion, le cardinal fit voir au Pape le programme de la cérémonie d'inauguration en insinuant timidement qu'il faudrait faire quelques frais, pour la musique, pour les rafraîchissements.

—C'est bien! Nous verrons! se contenta de dire Léon XIII, sans fixer de jour. Le représentant des séminaristes de Rome n'osa pas insister, et l'affaire en resta là. Seulement, quatre jours après, sans en rien dire à personne, le Pape alla tout tranquillement, sans musique, voir la statue...

L'inauguration était faite!... FÉLIX.

LA PAIX ARMÉE

Le TIMES de New York traite à nouveau, au point de vue de la politique actuelle, la question déjà bien vieille, mais plus opportune que jamais des charges intolérables qu'imposent les armements de paix à toutes les nations européennes. Le TIMES ne conclut pas et, comme nous ne voulons être aujourd'hui qu'un écho et que nous ne visons qu'à faire connaître l'opinion qui a cours aux Etats Unis sur la politique française, nous n'irons pas plus loin que le TIMES, mais nous lui emprunterons quelques passages significatifs:

"Il n'y a pas de raison, dit notre confrère, pour mettre en doute l'authenticité du compte rendu publié par le Times de Londres des impressions d'un officier allemand qui a assisté aux récentes manœuvres de l'armée française, en qualité de critique officiel. Le grand éloge que fait ce rapport, de l'organisation, de l'équipement et de la discipline des troupes françaises de toutes armes, avec une exception partielle relativement à la cavalerie, ainsi que de l'énergie et de la capacité du général Saussier, ne fait que répéter et confirmer les jugements portés par d'autres observateurs professionnels compétents. On ne saurait mettre en doute que la République n'ait construit une ma-

chine militaire incomparablement supérieure à celle que Napoléon III et ses conseillers croyaient capable de battre sûrement les Prussiens dans une courte campagne, il y a vingt ans, quand M. Olivier annonçait que l'armée était prête et que l'armée entrerait en guerre "d'un cœur léger".

Le TIMES dit que personne n'est imaginaire cette supériorité acquise de l'armée française soit une garantie de paix; au contraire, c'est de l'avis de tous, une menace de guerre. L'Allemagne peut dire qu'elle n'a, elle, rien à gagner à la guerre, et qu'elle s'impose le fardeau de son état militaire afin que son armée soit une garantie de paix; mais la France ne dit rien de pareil et si elle le disait personne ne le croirait. Notons en passant qu'en le disant de l'Allemagne on avance un joli paradoxe et que personne ne le croit davantage. Mais continuons. Le TIMES fait le tableau, qui n'est pas nouveau, du reste, des efforts que fait chaque nation du continent pour se mettre au diapason général, de sorte que l'Europe est autant un camp qu'un atelier, et que l'excédent de la production est employé non pas à augmenter le bien être des producteurs, mais à entretenir de grandes armées de non producteurs.

Naturellement un tel état de choses est particulièrement lamentable pour les nations qui y sont spécialement intéressées. Cependant, il n'y a pas un homme public en Europe qui n'ait songé non pas à un désarmement général, mais à une réduction proportionnelle des armements qui laisserait chacune des puissances avec la force relative qu'elle a actuellement, ce qui diminuerait les charges du peuple. Nous ne nous occupons pas de cette utopie, qui n'a que la consistance d'un rêve; mais nous traduisons le passage suivant, qui contient des vérités qu'on ne saurait trop répandre: "Que les préparatifs faits par la France pour reconquérir l'Alsace et la Lorraine lui aient coûté plus que ne lui rapportera jamais la possession de ces provinces, cela est assez clair, il est également clair que les préparatifs faits pour conserver sa conquête ont coûté à l'Allemagne beaucoup plus que ces provinces n'ont valu et ne vaudront jamais pour elle, considérant qu'elles n'ont jamais été, si ce n'est comme expression de géographie politique, d'être partie intégrante de l'empire d'Allemagne. Néanmoins, il n'y a pas la plus légère chance que de notre temps, l'Allemagne les rende volontairement au pays auquel les Alsaciens et les Lorrains sont persuadés qu'elles appartiennent. L'Allemagne est pour cela trop profondément pénétrée de l'esprit du fameux projet de Bismarck, disant il y a des années au sujet de l'Angleterre, qu'une nation qui cesse d'acquiescer et qui commence à rendre est une nation qui décline. Cependant, de même que les Anglais sensés doivent admettre que l'Irlande est une possession qui n'est ni glorieuse ni profitable, et qu, si cela était possible, ce que l'Angleterre pourrait faire de l'Irlande qui lui coûtât le moins cher, serait de la laisser aller à elle-même; de même les Allemands sensés devraient être prêts à la même conclusion relativement à l'Irlande allemande."

Ici survient comme finale une série de déductions plus ou moins nébuleuses dont nous laissons la responsabilité au TIMES, mais que nous devons reproduire néanmoins, ne fût-ce que comme curiosité d'actualité historique. "En réalité, on peut douter que même la rétrocession des provinces alsaciennes à la France, et que le sentiment français ne vœût pas une revanche à tout prix. Mais, de tout le façon, il n'y a pas plus de probabilité d'un désarmement général ou partiel qu'il n'y a de probabilité de la rétrocession de l'Alsace Lorraine. Il est possible que le court chemin pour arriver à la réduction des charges de l'Europe soit dans l'excès même. Il devra venir un temps où tout le système croulera sous son propre poids. Ce point est presque atteint par la Russie. Suit certains observateurs, l'Italie rapproche du même point, grâce à son ambition de se placer comme

puissance militaire au niveau des nations les plus riches et les plus populeuses. De toute façon, il est impossible de voir d'où viendra la détente, à moins qu'elle ne vienne de l'exagération jusqu'à un extrême intolérable du système du maximum de force et temps de paix.

La France en Europe

Nous sommes, depuis 1870, assez semblables à des passagers embarqués sur une rivière aux mille détours. A chaque pas, un horizon nouveau se déroule sous nos yeux. Nous n'échappons pas aux dangers de la navigation; les dangers anciens, qui disparaissent, font place à des dangers nouveaux. Cependant, nos pilotes doivent sentir à présent que les eaux sont plus profondes, les vents plus doux, les récifs plus espacés, et que le navire obéit mieux au gouvernail. Si nous n'avons pas le sentiment d'une sécurité complète (on ne l'a jamais), nous avons celui d'une force croissante; il nous reste des rivaux, mais nous n'avons plus de supérieur dans le monde entier. Cette pensée est bien douce, après de longues années de souffrances.

Nos amis et nos ennemis, avec des sentiments bien différents, reconnaissent la rapidité de notre résurrection. C'est surtout à M. Thiers qu'elle est due. Il nous plaît de nous en souvenir au moment où son œuvre est terminée et achevée. On l'appelle le libérateur du territoire; il l'est deux fois, pour avoir obtenu le départ de l'armée allemande et pour avoir, en quelque sorte, fait sortir de terre une nouvelle armée française. Cette armée prit rapidement une telle force que le vainqueur, après avoir songé à en combattre le développement, reconnut que le moment d'une telle face était passé pour lui et que, se trouvant de nouveau en face d'une puissance égale, il lui fallait, pour garantir sa conquête, recourir à des alliances. Il y eut donc trois phases: La France, au lendemain de sa défaite, ne vécut que par la protection de l'Europe, qui ne l'aimait pas, mais qui avait encore moins la domination allemande; puis la France, avec son armée réduite, fut en mesure de lutter en champ clos contre l'Allemagne; et, tout aussitôt, l'Allemagne s'asservit moralement l'Autriche et l'Italie pour former un faisceau de forces contre lesquelles notre isolement nous rendait impuissants.

La guerre, sous le régime de la triple alliance pouvait venir de tous les côtés de l'Asie, de l'Egypte, des Balkans, de l'Italie, de l'Alsace-Lorraine. Mais elle ne pouvait venir que d'un accident. Personne ne la voulait, ni la France, ni l'Allemagne.

Le chef de la triple alliance disait à la France: "De quoi vous plaignez vous, puisque vous voulez la paix? Ma force vous la garantit." Mais la France répondait: "C'est une paix imposée et subie. C'est mon sort réglé par mes ennemis, mon honneur entamé. C'est la possession de mes provinces assurée à mon vainqueur par deux nations dont l'une au moins ne devait pas être mon ennemi."

A la suite du voyage à Londres de l'empereur d'Allemagne, qui est un prince d'une énergie et d'une activité extraordinaires, il se répandit un bruit, heureusement démenti d puis à Portsmouth, que la triple alliance était désormais à certains égards et sous certaines conditions demeurées secrètes, une alliance quadruple. C'est à ce moment que la division de l'amiral Gervais se dirigeait vers la Baltique.

L'accueil reçu à Copenhague et à Stockholm nous combla de joie, sans nous surprendre. Nous y reconûmes l'écho de vieilles et rétrogrades sympathies. Mais quand nos vaisseaux arrivèrent à Croustadt et que l'empereur et le peuple, l'un et l'autre, s'avancèrent vers nous dans un magnifique et glorieux mouvement d'enthousiasme, il fut manifeste à tous les yeux que la scène du monde était changée. Qui pourrait s'écarter que la France soit trahi par l'Allemagne jusque dans ses derniers villages?

On peut exprimer dans les quatre propositions suivantes les consé-

quences de la situation nouvelle: Toutes les chances accidentelles de guerre qui existaient il y a un mois subsistent encore, puisque aucune des questions pendantes n'a été résolue.

La paix est assurée aujourd'hui comme elle l'était il y a un mois, et, sauf les cas imprévus, par l'accord unanime des volontés.

Le vote de la France pèse désormais dans ce concert pacifique autant qu'il aurait pesé aux plus beaux jours de sa gloire.

Si, par impossible, il fallait venir aux mains, nous aurions de notre côté l'empereur de Russie et son inouïable armée.

JULES SIMON

M. ROUHER

Je ne veux pas faire un portrait de M. Rouher. C'est un très gros personnage. Il représente une moitié de l'empire.

Pour être juste envers l'empire, il faut le couper en deux: l'empire militant et l'empire libéral. L'empire militant avait pour programme de nous ôter toutes les libertés et l'empire libéral de nous les rendre. M. Emile Ollivier aurait été l'homme de l'empire libéral si cet empire avait pu vivre; M. Rouher a été celui de l'empire militant.

Il lui se rendre agréable et nécessaire: agréable, comme bon courtisan; nécessaire comme débrouillard. Nous avons eu des relations assez intimes à l'Assemblée Constituante. J'avais une sorte de réputation comme professeur et journaliste; il était l'espérance et la gloire du barreau de Riom; en politique, nous étions aussi inconformes l'un que l'autre. Nous étions très exactement du même âge. Sans prévoir ses hautes destinées, je vis qu'il était un de ces hommes qui se tirent toujours d'affaire. J. disais un jour à M. Waldeck Rousseau, le père du célèbre avocat: "Vous pourriez jeter Rouher par la fenêtre; il retomberait toujours sur ses pieds."

Nous étions moins bien placés dans cette assemblée de 1848, où, pourtant, les princes ne manquaient pas, pour devenir chez nos collègues les qualités d'un partisan. Je me souviens d'un mot de Pierre Laroche, parait de ses voisins de la Montagne; mais ce n'était qu'une boutade. Rémusat lui demandait comment ces farouches démocrates traitaient Louis Napoléon, qui siègeait aussi au milieu d'eux. "Il y a les honnêtes gens, dit Pierre Laroche. Quant aux farouches, qui sont nombreux, je leur vois déjà une clef de chambellan dans le dos."

Rouher ne fut pas de ces courtisans de la veille et de l'avant veille. Quand on procéda à l'élection du président de la République, il allait de tous côtés demandant lequel avait le plus de chances, de Louis Napoléon ou de Cavaignac. Il me fit la question comme à tout le monde. Il faut vous dire que j'étais un membre actif du parti Cavaignac et que j'avais publié dans la Liberté de penser un article violent contre Louis Napoléon. Je lui conseillai donc Cavaignac. Il vota pour lui. Je le sais, car nous vîmes s'asseoir ensemble. Et même, Rouher me dit après le vote: "Vous le lui direz."

Dès le lendemain, comme l'immense majorité du prince ne faisait plus de doute, il était au regret de son vote. Il vint me chanter poillées pour le conseil que je lui avais donné. "Rien n'est irréparable, lui dis-je en lui riant au nez. Allez à l'Elysée avec la foule des partisans le jour où il en prendra possession. — Je serai reçu comme un chien. — Oui. Le lendemain, vous retournerez, et vous passerez inaperçu. Le troisième jour, vous baiserez la main; et, le quatrième, vous serez ministre." Il me regarda un instant. "Ce n'est pas déjà si bête", répondit-il enfin, moitié riant et moitié fâché. Voyez! Je pourrais me vanter de l'avoir fait vice empereur.

Il était de plusieurs commissions avec moi, notamment de celle qui préparait la loi organique sur l'enseignement. Il voulait être rapporteur et ne me pardonna pas de l'avoir battu. Il ne connaissait pas un mot de la question, quand il entra dans la commission; mais il

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

comprendait tout, s'assimilait tout et se rappelait tout. Je connus peu d'hommes aussi bien doués.

Il va sans dire que l'empire nous séparait absolument. Il était d'ailleurs trop grand personnage pour songer à un pauvre diable qui vivait en donnant des leçons au cachet. Quand je fus élu député de Paris, nous ne fîmes tentés ni l'un ni l'autre de recom mence à nous connaître. Une seule fois, quand j'étais ministre du commerce, il me fit appeler comme témoin dans une enquête qu'il présidait sur les sociétés coopératives. Je fis une longue déposition; il se montra très poli. Nous échangeâmes à peine quelques mots dans les couloirs. Je le regardais de loin, comme un chien regarde un évêque. Je ne le trouvais ni grand orateur, ni homme d'Etat; mais il était habile administrateur et débiteur d'affaires incomparables.

Je descendais un jour de la tribune après avoir fait un discours assez vilif il m'arrêta au passage: "Vous ne parlez pas ainsi, me dit-il sur le ton de nos anciennes relations, si vous saviez où nous en sommes. Ce n'est pas l'empire que nous défendons, c'est la société. Venez chez moi un matin, et je vous montrerai que nous n'avons pas deux centimètres d'eau sous la quille." Je cite ses propres expressions.

Je pensai alors, et j'ai souvent pensé depuis, que les classifications des partis ne sont pas bien faites et qu'il faut avoir l'âme assez haute pour voter au besoin contre ses amis.

JULES SIMON.

—On connaissait déjà la silhouette. Voici maintenant la jeune fille qui gazouille.

Il existe en ce moment à Londres, une fillette de quatorze ans qui gazouille absolument comme un oiseau, la bouche entrouverte, les lèvres à peine agitées; seul le gosier remue lorsque les sons lui émis.

Cette jeune fille chante ainsi plusieurs airs très justes et fort bien modulés. Elle a appris à gazouiller en cherchant à imiter les oiseaux à l'instar du tambourinaire d'Alphonse Daudet.

Le soir de l'élection, l'heureux député paie le champagne à son comité.

Tout le monde est très gai, et chacun hurle à tour de rôle quelque refrain. Un des influents commande le silence.

—Chut! dit-il, c'est à notre nouveau député à chanter.

Embarras de l'honorable.

—Messieurs, excusez moi. Hou! hou! je suis absolument apné.

—Aphone! murmure un assistant soupçonneux. C'est pas naturel, ça. Un homme qui a su tant de voix!

Cri du cœur:

—Vous n'avez jamais eu d'enfants, monsieur Bernard?

—Oh! non! j'ai donné trop de tinctura à mes parents pour m'exposer à la pareille!

—Examen de géographie:

—Vichy, quel département?

—Aude.

—Comment cela?

—Dame, ne dit-on pas Aude Vichy...

VOYEZ-VOUS MON EPONGE? CIREZ Vos Souliers UN JOUR PAR SEMAINE! avec WOLFF'S ACME BLACKING Les autres jours nettoyez avec une EPONGE ET DE L'EAU.

CHAQUE Bureau CHAQUE Menager CHAQUE Artisan Ingenieux CHAQUE Propriétaire de Voiture CHAQUE Personne capable de tenir une Bromé DEVAIT SE SERVIR DU DIK-ROD

bon marche

L'Age d'Or, n'était d'Or. On l'a souvent dénomination, ur, l'Age de la Science de du Bon Marché? ames de la ville l'air-té et la bonne mar-nous avons toujours e lut, pour obtenir preuve qui suit: N MURPHY & Cie.

dises!

res bon marche!

ES POUR NAPPES

ES POUR NAPPES la verge.

UVELLES BLAN-

DOWLS AVEC

LES depuis 30c. la

UVELLES DE FAN-

EUR, depuis 75c. la

TONNES DE FAN-

verge.

TONNES DE FAN-

verge.

ANNELLITES, COU-

depuis 75c. la verge.

ANNELLES DE FAN-

verge.

ANNELLES POUR

30c. la verge.

ANNELLES GRISES,

TOFFES A COTES

30c. la verge.

liculière se apporté

Espagne. Echantillons

phy & Cie.

ue Sparks.

Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer

(du Peau, le Linge, Papier à Lettres, etc.)

L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation

207, RUE SAINT-HONORE, PARIS

Se vendent dans toutes les principales Pharmacies, Pâtes de Dragées et au Monde.

ENVOI FRANCO DE TABLE DE CATALOGUE ILLUSTRÉ

de toute simple,

de voir ce brago

profonde emoti-

qui suivait tout

sa terrasse, pont

à un mouvement

vieilles gens eu-

graguer, sans lui

et elle devinait

ensés: "Est-ce bien

joignait au mo-

ments de Trévene,

crise passée, em-

aveau venu avec

montrations de

rdans avait déjà

demoura quel-

répondre; il

même pas la

tremblante, les

ont fixés sur le

avait fini par

algré la distance,

se persuader qu'

ible? Est-ce bien

solennelle-

jamais revenir

aurait elle.

venait déjà.

marin, ma tan-

adis?... ce qui s'est pas-

ce qui s'est pas-

ce qui s'est pas-

ce qui s'est pas-